

MÉMOIRES D'UNE LECTRICE DE BERNARDO ATXAGA

par Mari José Olaziregi Alústiza*

Pour l'année 2000, la section espagnole de l'IBBY a proposé la candidature de Bernardo Atxaga pour le Prix Andersen. C'est dire l'importance de cet écrivain basque dans la littérature de jeunesse en Espagne.

Mari José Olaziregi présente ici les principales caractéristiques de l'œuvre de Bernardo Atxaga, qui expliquent le succès qu'il rencontre au Pays basque comme ailleurs.



Shola et les lions, ill. M. Valverde
La Joie de lire

Si nous devons définir les rapports actuels que les jeunes Basques entretiennent avec l'œuvre de Bernardo Atxaga (né en 1951) nous insisterions tout d'abord sur l'écho et l'accueil sans précédent dans l'histoire de la littérature basque¹ dont cet écrivain jouit chez nous.

Rares sont les manifestations culturelles ou sociales qui ne réclament pas sa présence.

Le nombre de conférences qu'il a données dans ces dernières années dépasse le chiffre de 2000, et ses lecteurs font salle comble en y assistant massivement. Il y a longtemps que Bernardo Atxaga et sa littérature font partie de nos vies... et de celles des lecteurs de son œuvre en plusieurs langues. À propos des traductions de l'œuvre d'Atxaga, précisons que, à de rares exceptions près, c'est l'auteur

lui-même qui traduit le texte original basque en espagnol (Atxaga préfère parler de « versions » plutôt que de « traductions »). Généralement, les traductions postérieures en français, anglais, allemand, italien..., ont été faites à partir du texte espagnol (sauf la traduction en allemand de *Mémoires d'une vache*, qui a directement été traduite du basque).

C'est au début des années 70 qu'Atxaga entame son itinéraire littéraire. Suivant les tendances européennes de l'époque, ses premières publications présentent des traits post-avant-gardistes (ainsi dans le roman *Ziutateaz* (Au sujet de la ville) de 1976 et le recueil de poèmes *Etiopia*, 1978).

Dans les années 80 l'œuvre d'Atxaga s'affirme et commence à se faire remarquer parmi les

* Mari José Olaziregi Alústiza est professeur de littérature basque à l'Université du Pays basque. Cet article a été rédigé grâce à une aide économique de l'Université du Pays Basque (HA 26/47) pour la réalisation de projets de recherche. Texte traduit de l'espagnol par Maria Victoria González Echeverría.

1. Je voudrais préciser que quand je dis « littérature basque » je ne parle strictement que de celle qui est écrite en langue basque.



Bernardo Atxaga, vu par Alejandra Hidalgo,
in *Alfabeto sobre la literatura infantil*, Media Vaca

livres plébiscités par les lecteurs de langue basque. Sa poétique, à l'origine empreinte de conceptions expérimentales, évolue vers un univers littéraire où règne le plaisir de raconter ; pour ce faire, deux éléments jouent un rôle déterminant : d'une part l'invention de la géographie imaginaire d'*Obaba* ; d'autre part la prolifération de titres de littérature pour enfants et pour jeunes dans son œuvre. C'est dans *Obaba* (qui obtint le prix de la ville d'Irun en 1982), qu'on trouve l'*Exposition de la carte du chanoine Lizardi*, où, pour la première fois, apparaît la géographie littéraire d'*Obaba*. Ce topos littéraire a pour origine une berceuse biscayenne ; c'est elle qui confère son unité aux contes *Quand un serpent...* (1984), *Deux lettres* (1984), la nouvelle *Deux frères* (1985 ; Ch. Bourgeois, 1996), et le fameux *Obababoak* (1988). Infini virtuel où les récits fantastiques ont leur place, *Obaba* est un lieu d'indétermination qui possède, ainsi que nous avons pu le constater, une grande force évocatrice pour des lecteurs de diffé-

rentes langues. Il s'agit de bien plus que de la transposition littéraire de l'*Asteasu natal* de l'écrivain, car l'universalité des sentiments humains y apparaît de plus en plus nettement à mesure que l'on s'avance dans le roman. *Obaba* est comparable au *Yoknapatawta* de Faulkner ou au *Comala* de Rulfo ; les descriptions d'*Obaba* témoignent d'une réalité vécue, d'une géographie éloignée d'une quelconque exactitude topographique et sert d'alibi narratif dans le but de transmettre un monde ancien régi, non par la causalité logique, mais par la magie.

Dans ses nombreuses interviews et interventions, Atxaga s'est avoué lecteur enthousiaste d'écrivains qui sont aujourd'hui considérés comme des classiques (Stevenson, Kipling, Melville,...) et cela, ainsi que certaines circonstances (il est ami avec des illustrateurs tels que Juan Carlos Eguiñor) est à l'origine des livres qu'il a écrits pour les plus jeunes (plus de 30 titres). En fait, nous avons affaire à un auteur qui depuis le début a essayé d'effacer les frontières et les distinctions, généralement péjoratives, entre la littérature traditionnelle pour adultes et la littérature destinée aux enfants ou aux jeunes. Rejoignant ainsi Jorge Luis Borges, Atxaga estime que ce ne sont pas tellement les textes qui changent, mais la façon dont ils sont lus.

Je recommande la lecture du chapitre intitulé « Remanso » inclus dans le superbe *Alfabeto sobre la literatura infantil* (Valencia, Ed. Media Vaca, 1999) dans lequel Atxaga évoque la spécificité du lecteur implicite qui modèle les textes de la littérature enfantine.

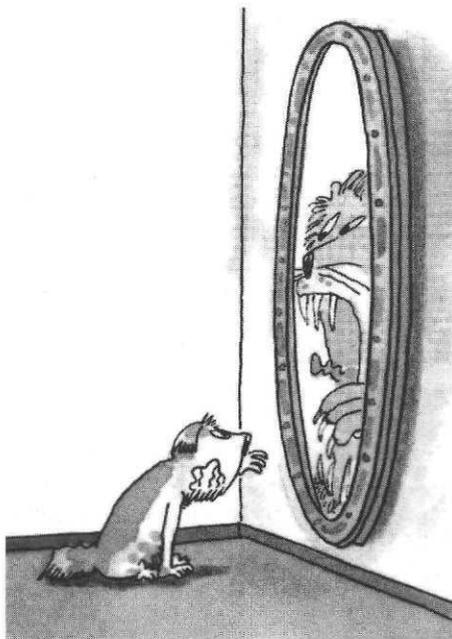
D'après le professeur X. Etxaniz, la publication de *Chuck Aranberri dentista baten etxean* (Chuck Aranberri chez le dentiste, 1982), au même titre que *Tristeak Konsolatzeko makina* (La machine à consoler les tristes, 1981) de A. Lertxundi et *Txan fantasma* (Le fantôme Chan, 1984) de Mariasun Landa, marque le début de la modernité dans

la littérature pour enfants et pour jeunes écrite en langue basque. Cette modernité, chez Atxaga, commence par la rupture entre la littérature fantastique et la littérature réaliste car, comme ses ouvrages postérieurs le confirmeront, sa conception de la littérature fantastique joue avec les attentes du lecteur et elle naît de sentiments aussi humains que la peur. Il existe sans aucun doute un fil conducteur qui nous mène de la peur éprouvée par Chuck Arrambeni chez le dentiste à la peur ressentie par le protagoniste d'*Obababoak* devant la possibilité qu'un lézard se soit introduit dans son cerveau ; ou encore de la simplicité consciencieuse des poèmes tels que « Famille IV » (*Poèmes & Hybrides*) aux derniers récits de Shola. La petite chienne Shola est la protagoniste de *Shola et les lions* et *Shola et les sangliers* (publiés en français à La Joie de lire en 1999).

Ces deux contes délicieux sont magnifiquement illustrés par Mikel Valverde et leur tendresse séduit toutes sortes de lecteurs. Racontés à la troisième personne et au passé, leur rythme narratif souple, l'oralité ou l'ironie du récit, se comptent parmi les stratégies textuelles les plus remarquables. Dans *Shola et les lions*, Atxaga reprend un thème qui est présent dans toute son œuvre : le refus de tout héroïsme chez ses personnages. Shola croit qu'elle est bel et bien un lion. Cette situation imprègne d'humour tout le récit. De nouveau nous retrouvons quelques éléments des récits fantastiques d'Atxaga, tels que les miroirs qui déforment les images ou la présence d'êtres qui croient trop aux fictions. Dans *Shola et les sangliers*, les desseins héroïques de la protagoniste la remettent dans l'embarras. Les accumulations continues de synonymes ou le point de vue de la chienne présent dans tout l'ouvrage, se comptent parmi les techniques que l'auteur utilise pour raconter les aventures de la petite chienne. Atxaga nous parle encore une fois des risques ou de l'absurdité de certains

engagements. Le pari pour le bon sens et la raison permettront à Shola de se libérer du danger qui la guette.

S'il y a une caractéristique qui définit vraiment l'univers littéraire d'Atxaga c'est bien son expérimentation poétique continue. Dans ses textes pour les enfants et pour les jeunes, il a commencé par des récits où ce sont l'aventure ou l'intrigue qui marquaient l'évolution de la trame narrative (comme par exemple *Les Aventures de Nikolasa*, *Le Détective Ramuntxo*, pour en venir plus tard à des récits tels que la série *Siberia Treneko Ipuin eta Kantak* (Des contes et des chansons du train sibérien) où un voyage permet d'encadrer la narration des différentes histoires. Nous devons aussi signaler ici des titres où l'auteur a voulu dépasser les limites étriquées des genres littéraires, en proposant soit des livres où la musique et le texte constituent un binôme alléchant (*Flanery eta bere astakiloak* (Flannery et ses amis les ânes, de 1987),



Shola et les lions, ill. Mikel Valverde, La Joie de lire

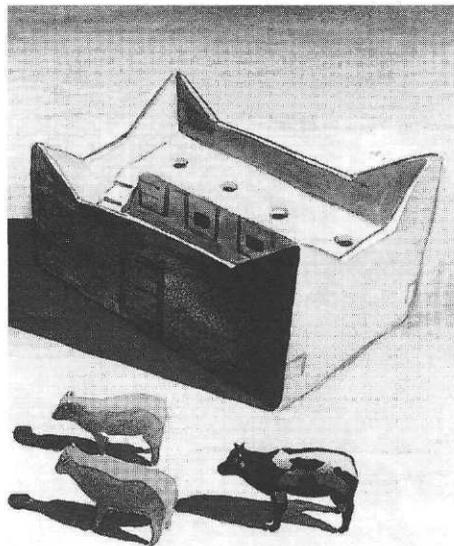
soit des agendas scolaires, offerts par la banque Bilbao Bizkaia Kutxa qui font le récit des aventures du chien Markoni en y insérant des recettes de cuisine, des chansons ou des références intertextuelles.

En fait, c'est dans ses textes pour enfants qu'Atxaga commence à ébaucher les motifs littéraires qui caractériseront toute son évolution ultérieure : le voyage initiatique, l'humanisme, la fantaisie ou l'humour.

Parmi tous les ouvrages d'Atxaga c'est *Les Mémoires d'une vache* qui est particulièrement remarquable à notre avis. Sa présence sur la Liste d'Honneur d'IBBY en 1994 et le succès de ses sept traductions témoignent de la qualité de ce roman. La version originale, c'est-à-dire l'édition en basque, s'est très bien vendue et *Mémoires d'une vache* s'impose comme le roman basque qui a connu le plus de rééditions (à l'heure actuelle nous en sommes à la seizième).

Paraphrasant le titre *Mémoires d'un âne* de la Comtesse de Ségur, *Mémoires d'une vache* nous promet, sur un ton d'humour et d'ironie, le récit des aventures de Mo. Conçu comme un roman à vocation éducative, il s'approprie des stratégies narratives appartenant à des genres tels que les fables ou les mémoires littéraires. L'élément polyphonique du roman est mis en relief par l'utilisation de différents registres et langues qui fournissent au texte un charme supplémentaire.

Quant aux personnages, il est évident que les noms ont une valeur sémantique et symbolique : si on a donné à la protagoniste un nom onomatopée, Bernadette nous rappelle la jeune Bernadette Soubirous, témoin de l'apparition de la Vierge de Lourdes vers 1858 ; un autre attire notre attention parmi tous : La vache qui rit, personnage qui symbolise le choix de la violence dans le roman et qui porte le nom d'une marque de fromage bien connue. Quand Atxaga a écrit le texte il se trouvait à Paris et à ce moment-là il lisait



Mémoires d'une vache, ill. Pedro Osés,
Éditions Pamiela, 1991

Mémoires d'un révolutionnaire de l'anarchiste P.A. Kropotkin, pour son roman *L'Homme seul* : cela a pu déterminer en quelque sorte le titre de l'ouvrage. Pour compléter le groupe de personnages, rappelons Lunettes Vertes (Otto) ou Les Dentus, caricaturés comme les « méchants » et dont les descriptions physiques sont fondées sur l'exagération et la ridiculisation de leurs défauts physiques. L'effet de fascination du roman se voit renforcé par les références thématiques à la Guerre Civile espagnole et aux activités clandestines et mystérieuses des combattants qui habitent dans l'entourage de la vache. Mo est une protagoniste qui défend une attitude critique devant la vie, et même si son choix est semé de souffrances et d'échecs, sa ténacité pour les surmonter est présente dans tout le roman.

L'espace et le temps de *Mémoires d'une vache* sont clairement définis dès le début : l'action commence lors de la naissance de Mo en 1940 et continue pendant 50 ans, au bout desquels elle décide d'écrire ses mémoires ; quant à l'espace, il est, lui aussi, explicitement déli-

mité et, exception faite du manque de définition topologique du couvent, tous les autres lieux sont situés au Pays basque. En réalité, Balanzategui est une ferme réelle, située à Bidegoian, un petit village du Guipuzcoa. Ce réalisme n'a rien à voir avec l'indétermination qui caractérise les récits situés à Obaba et en ce sens il implique un changement qui sera confirmé par la production postérieure de l'auteur.

Enfin le trait qui caractérise le mieux le roman est son intertextualité. À l'exception de quelques allusions aux Frères Grimm, à Rimbaud, à Villon ou à Brassens que le narrateur met dans la bouche de la protagoniste, le reste de « l'encyclopédie »⁵ du roman est basque (son intertextualité fait allusion à des textes des poètes tels que Gabriel Aresti, Joseba Sarrionandia, Jose Maria Iparragirre ou à des « romances »⁶ lyriques du XVIII^e siècle, parmi d'autres). Tout cela nous permet de considérer le roman comme un hommage à la culture basque.

L'importance que *Mémoires d'une vache* a dans l'itinéraire littéraire d'Atxaga est justifiée non seulement par la qualité inhérente au texte, mais aussi par l'emploi d'éléments thématique-formels qui définiront sa production romanesque ultérieure. Je parle du « réalisme » du temps et des lieux auquel nous faisons allusion plus haut et aussi de l'utilisation de voix intérieures pour raconter le devenir des différents protagonistes. Si la relation de Mo à sa voix intérieure, le Lourdaud, signale et définit le processus de maturation du personnage, cette utilisation de la voix intérieure sera la ressource technique la plus importante pour transcrire les pensées de personnages postérieurs tels que Carlos ou Irène. Qu'on l'appelle daimon (socratique), conscience (chrétienne) ou

encore instance de la personnalité, il s'agit en réalité de ce que D. Cohn a nommé monologue cité. C'est pourquoi il semble important de souligner les similitudes que présente le récit de Mo par rapport aux romans réalistes postérieurs, puisque, en fin de compte, il s'agit de romans qui font reposer une partie de leur fil conducteur sur la mémoire, sur le passé qui tourmente maintes fois les personnages.

L'homme seul (Ch. Bourgois, 1995) est le premier de ces romans-là. Il a été traduit en 12 langues et récompensé par des prix importants. Le titre à lui seul évoque les deux axes principaux de l'œuvre : l'homme et sa solitude. Le roman commence le 28 juin 1982, à 9 heures, pendant le Mondial de football et l'action se déroule pendant les cinq jours suivants. À ces précisions chronologiques doivent être ajoutés les lieux (en nombre limité) où se déroule l'action. Le protagoniste, dont on ne connaît que le pseudonyme (Carlos), l'âge approximatif et un détail physique (sa calvitie), cachera dans la cave de sa boulangerie des activistes de l'ETA qui, quelques jours plus tôt, ont perpétré un attentat terroriste en Euskadi et il



Les Mémoires d'une vache, ill. R. Sabatier, Gallimard Jeunesse

5. Cf. Umberto Eco.

6. Composition poétique formée d'octosyllabes dont les vers pairs sont assonancés et les impairs libres.

préparera leur fuite en tentant de déjouer le contrôle policier mis en place dans l'hôtel. Mais si les deux paramètres, solitude intérieure du personnage d'un côté, intrigue autour de la fuite des terroristes, de l'autre, peuvent nous faire penser que *L'Homme seul* est un roman psychologique ou un thriller, nous risquerions de trop simplifier. Je pense qu'il serait plus juste de dire que dans *L'Homme seul* apparaissent les éléments qui, selon Henry James, doivent figurer dans tout roman intéressant : de quoi se distraire et une certaine façon de concrétiser les caractères des personnages.

C'est qu'en réalité, bien que la narration soit menée du point de vue du personnage, nous savons fort peu de choses sur son compte, en dehors du fait qu'il est seul et que, comme le rappela Paul Valéry, un homme seul est toujours mal accompagné... Notre personnage est en effet la proie de voix intérieures qui le tourmentent (le souvenir de son frère Kropotki reclus dans un sanatorium, celui de l'attentat qu'il a commis...) et nous, lecteurs, sommes les spectateurs inquiets de cette lutte sans merci qui se déroule à l'intérieur de son âme.

Ciels (1995) est un autre roman structuré autour d'un personnage. Dans *Ciels*, les éléments chronotopiques ont été réduits au minimum : le bus dans lequel voyage la protagoniste est l'espace principal du roman et la narration se déroule pendant les deux jours qui suivent sa sortie de prison. Le nom du personnage, Irène, ne nous sera révélé que fort tard. Après avoir agi dans les marges des standards imposés par la vie, Irène partage son infinie solitude avec ses compagnes de voyage (deux religieuses et une malade). D'où l'importante symbolique du ciel dans le roman, ce ciel qu'elle regarde et qui acquiert des tonalités et des nuances proches de la façon de sentir du personnage. Ainsi que l'indique la citation du roman

Quosque tandem (1963) d'Oteiza, la vision du fragment de ciel lui permet un voyage-évasion qui l'éloigne de l'angoisse de la mort. Ces brefs moments sont ceux où elle réussit à se séparer du monde, à s'abstraire du présent menaçant qui s'impose avec exactitude dans le roman.

Le voyage entre Barcelone et Bilbao devient ainsi le voyage intérieur du personnage.

À travers ses songes et ses lectures, Irène tente de trouver ces moments de paix que la vie lui refuse. L'image récurrente des doigts qui essaient de se toucher dans la fresque de Michel Ange est l'évocation plastique de ce qu'a été sa vie et les vidéos projetées dans le bus, semblables à la réalité qui la sépare de Larrea, agissent comme de véritables mises en abyme.

La splendide anthologie de poèmes, de narrations et de chansons contenue dans *Ciels*, nous rappelle qu'Atxaga est un grand lecteur de poésie et qu'il est lui-même un grand poète. Chacun sait que l'auteur a changé sa trajectoire poétique après la publication de *Poèmes & Hybrides*. Il y incorporait des textes parus dans le recueil *Etiopia* (1978), le patchwork *Henry Bengoa Inventarium* (1988) et d'autres nouveaux poèmes ; *Poèmes & Hybrides* fait face au pessimisme post-avant-gardiste, et combine, avec humour et ironie, des apports littéraires provenant de la tradition populaire et de la chanson.

Nous achèverons cette brève présentation de Bernardo Atxaga en reprenant à notre compte le mot « souhait ». Nous lecteurs avides de l'œuvre atxaguienne, nous ne souhaitons en effet qu'une chose : que paraissent de nouveaux livres qui feront naître en nous de nouvelles illusions littéraires... ■

À l'heure où nous mettons sous presse nous apprenons la sortie d'un nouveau livre de Bernardo Atxaga en français : Un Espion nommé Sara, publié à La Joie de lire.